

Sainte bagnole

/ SITUATION INITIALE / Accoudé à la balustrade de son balcon, Gianni R. fumait sa dernière cigarette de la journée en contemplant avec une fierté toute paternelle sa voiture parquée le long du mur de la cour. Ce n'était pas qu'elle soit toute neuve, rien à voir avec les derniers modèles illustrant les magazines qu'il aimait feuilleter le soir, en écoutant de la musique. Mais, ripolinée à souhait, elle étincelait, il le savait, malgré la nuit noire qui envahissait la cour. Dans l'appartement, tout était propre et net. Bien que célibataire et fier de l'être, il haïssait la poussière, le désordre sous toutes ses formes et ne supportait pas qu'on déplace chez lui les objets, qui avaient chacun leur place bien définie.

La journée avait commencé selon le scénario habituel. Une cigarette et une quinte de toux, un café, une autre cigarette, la douche très chaude, le cendrier sur le bord du lavabo. Il toussait déjà en se levant, ce qui aurait dû l'inquiéter, mais quand on lui faisait une remarque à ce sujet, il se contentait d'en rire, ce qui le faisait tousser encore plus fort, et de répondre que c'étaient les risques du métier. Comme chaque matin, il était descendu au sous-sol chercher son matériel de travail et avait croisé plusieurs personnes dans la cage d'escalier. En arrivant au rez-de-chaussée, il avait été pris d'une soudaine appréhension. Une espèce d'intuition dont il n'était pas coutumier, lui qui se targuait d'être doté d'un esprit rationnel et de ne croire qu'aux choses tangibles. Même Dieu, il oubliait d'y penser, bien qu'il ait été élevé dans la religion catholique, ce qui laissait des traces dans son esprit, incontestablement. La messe, l'hostie, l'odeur froide de l'eau bénite, celle, plus entêtante, de l'encens, il n'y repensait que fugacement, au détour d'un chemin bordé de buissons ou dans certaines ruelles de la vieille ville, juste après la pluie.

Au fond du corridor, une porte peinte en gris – la peinture brillante s'écaillait depuis longtemps, mais la propriétaire ne se décidait pas à la faire rafraîchir, elle était avare, tout le monde le savait – ouvrait sur une volée de marches d'escalier qui descendaient à la cave. Chaque locataire était détenteur d'un petit espace, une sorte de cage de bois, avec une porte à claire-voie, fermée par un cadenas. À l'intérieur, des planches posées les unes au-dessus des autres constituaient des étagères rudimentaires permettant d'accueillir les objets les plus divers.

Contrairement à certaines familles en permanence hantées par le manque de place Gianni R., qui vivait seul, n'aurait pas dû déplorer l'exiguïté du lieu. Il s'en plaignait pourtant. Mais ce que les autres ne comprenaient pas, c'est que c'était là son seul espace de travail. Alors que beaucoup ont leur propre bureau, leur salle de classe, la cabine d'un camion ou l'habitacle d'un taxi pour se sentir un peu chez eux entre deux voyages, entre deux clients, que même les prostituées ont leur coin de trottoir, lui n'avait que ça à disposition, ce lieu à l'éclairage rudimentaire – une simple ampoule commandée par une minuterie – où il faisait glacial en hiver et torride en été. C'est là qu'il élaborait ses mélanges. Une recette secrète dont il était l'unique inventeur. La formule, brevetée, reposait, à l'abri des convoitises, dans un lieu inconnu de tous. Même sous la torture, il ne l'aurait révélée à personne.

Ne fallait-il pas être doté d'aptitudes hors du commun pour inventer une mixture pareille ? Certes, quelque chose d'extraordinaire s'était passé ce jour déjà lointain où il avait élaboré la recette magique, un éclair de génie qui ne se reproduit pas deux fois dans une vie, mieux qu'un coup de foudre, mieux que tout ce qui peut arriver au commun des mortels. Il n'en avait pas dormi de la nuit, se tournant et se retournant dans son lit, impatient de faire les premiers essais, mais trop fatigué pour se relever et s'y mettre tout de suite. Après cette nuit agitée, il s'était attelé au travail, très tôt le matin, dans la cuisine immaculée où étaient entreposées les fioles soigneusement étiquetées contenant les ingrédients entrant dans la composition du mélange. Il n'était pas sorti pendant plusieurs jours, sauf le soir, tard déjà, pour acheter des cigarettes au tabac du coin.

Rien que le concept, il fallait y penser ! Il s'agissait d'élaborer un produit capable de nettoyer parfaitement le corps et les cheveux, mais aussi tout l'intérieur de la maison – sols, lavabos, baignoires, cuvettes de W.-C., tapis et moquette... – et même les carrosseries des voitures, même le pelage des animaux, même les allées de pierre mangées par la mousse des jardins publics... C'était répondre au rêve secret de beaucoup de monde. Toute personne soucieuse d'hygiène corporelle et ménagère verrait son quotidien simplifié et ferait du même coup de consistantes économies. Quant aux entreprises, il était clair qu'elles ne seraient pas difficiles à convaincre, pour les mêmes raisons. Et lui, dont on s'était tant moqué à l'époque, lui pour qui l'école avait été plus qu'un cauchemar, une torture sans fin, son talent allait finalement éclater à la face du monde entier !

Dans la phase initiale, il avait été son propre cobaye. Il s'était astreint à toutes les étapes, contrôlant au fur et à mesure les usages possibles du liquide. La solution, recouverte d'une fine mousse blanchâtre, avait une chaude couleur dorée évoquant le miel de sapin et exhalait une odeur un peu âcre qui lui rappelait un lointain stage de peinture à l'huile en Drôme provençale. En la respirant, il ne manquait pas de repenser avec émotion à la responsable du cours. Elle lui paraissait vieille à l'époque, lui-même n'avait alors que vingt ans, mais blonde et frêle à souhait, c'était son type de femme, indéniablement, et si ses talents artistiques ne s'étaient pas développés à cette occasion, il avait appris beaucoup d'autres choses en sa compagnie.

Il prévoyait de déposer son brevet sans tarder et de s'astreindre lui-même à la fabrication de la mixture, histoire de garder la maîtrise de tout le processus. Mais dès que le succès serait là, il imaginait une production industrielle, plusieurs employés à son service... Sous peu, il quitterait l'immeuble. Fini les disputes, les conflits de voisinage, les séances de réconciliation chez la propriétaire, qui aimait beaucoup jouer à l'arbitre alors même qu'on ne lui demandait rien. Il déménagerait dans une maison où il serait seul enfin, sans jardin, sans voisins, sans arbres, mais avec suffisamment de place autour pour faire construire un garage à sa convenance. La pièce serait chauffée, très confortable, il y passerait tous ses moments de loisirs à bichonner sa petite chérie, à l'abri des sourires sarcastiques des voisins qu'il détestait tous, sans exception. Aucun enfant ne risquerait plus de mettre le doigt sur la carrosserie du bolide, aucun animal ne poserait une patte à proximité, aucune poussière ne viendrait se coller à tout bout de champ sur la peinture brillante, et lui il aurait une paix royale, ce qu'il méritait bien, après tant d'années de galère.

/ PERTURBATION / Malheureusement, les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. Le produit, très efficace sur les carrelages et les lavabos, débouchait énergiquement les canalisations. Un soir, il avait fait un petit essai sur un coin de pelouse moussue, dans le jardin de l'immeuble, et avait constaté avec satisfaction ses fonctions de désherbant hors pair. Ce qu'il n'avait pas remarqué pourtant, c'est que le liquide tuait aussi tout ce qui se trouvait dans un rayon de trois mètres carrés : les plantes, mais aussi tous les petits organismes qui passaient par là, même les innocents papillons et les pauvres abeilles qui avaient le malheur de survoler la zone généreusement aspergée. Mais c'est surtout l'usage cosmétique qui s'avéra problématique. Après coup, quand une femme lui demanderait d'où lui venait sa calvitie précoce, il parlerait d'hérédité, de stress dû au travail, mais n'évoquerait jamais la vraie raison, à laquelle il évitait lui-même de repenser pour ne pas réveiller la douleur et l'humiliation qu'il avait ressenties le jour où le malheur s'était produit. Il en faisait encore des cauchemars parfois. Il se souvenait aussi avec effroi de la couleur que sa peau avait prise après un simple savonnage, et surtout des intolérables démangeaisons qu'il avait ressenties ensuite pendant plusieurs jours...

/ PÉRIPÉTIES / La porte donnant accès aux caves devait rester fermée à clef, c'était la consigne depuis longtemps. La propriétaire redoutait les pyromanes et les SDF. Elle ne faisait pas vraiment de différence entre les uns et les autres d'ailleurs : pour elle, un SDF était un homme, généralement d'âge moyen, barbu et très sale, qui dormait sur des cartons, buvait du gros rouge et fumait du tabac à rouler. Saoul en

permanence, il avait pour habitude de s'endormir un mégot de cigarette à la bouche et de provoquer des incendies, généralement dans les caves des immeubles, où il se sentait comme chez lui, l'hiver venu.

Ce matin pourtant, la porte était entrouverte, comme si quelqu'un avait oublié de la refermer après son passage. Alarmé, il s'arrêta et tendit l'oreille. Au-dessus de lui, un galop dans l'escalier troubla son écoute. C'était les enfants du deuxième, toujours en retard, qui partaient pour l'école. Il entendit encore les pas lents de la grosse Kraftmann, puis quelques minutes plus tard, le souffle agité du berger allemand, le bruit de ses griffes contre les marches, et la voix brusque de sa maîtresse qui rappelait la bête, alarmée sans doute par sa présence sous l'escalier. Il resta quelques instants encore à écouter, osant à peine respirer. À l'intérieur de sa poitrine le galop rapide de son cœur s'emballait, résonnant jusque sous l'occiput, accentuant encore le sentiment d'angoisse et de malaise. À pas de loup, il s'approcha et poussa doucement la porte. La cave, totalement enterrée, était dépourvue de tout éclairage naturel. Pas le moindre soupirail laissant passer un rai de lumière. Une fois la minuterie éteinte, on s'y trouvait plongé dans une mer d'encre.

Dans le fond de la cave, un frottement minuscule, comme si un être quelconque, homme ou animal, se déplaçait imperceptiblement. D'abord il pensa à un simple farceur qui chercherait à lui faire peur, puis à un voleur prêt à s'échapper avec son butin. Ensuite, lui vint cette idée effrayante : un assassin était là, tapis dans l'ombre, attendant le moment propice pour lui sauter à la gorge. Sans doute tenait-il à la main un couteau à cran d'arrêt qu'il allait lui enfoncer dans le ventre, puis remonter d'un coup sec, avec la sûreté et l'absence de sentiment de ceux dont c'est le métier : tuer. Est-ce que ce n'était que ça la vie : des espoirs, des projets, une lutte quotidienne pour essayer d'améliorer l'ordinaire et soudain plus rien, un corps qui s'écroule dans une mare de sang, un fait divers sordide ?

« Je sais que vous êtes là ! » cria-t-il, essayant de donner un ton assuré à sa voix. Pas de réponse, juste l'écho de ses paroles, bizarre, ridicule. Il chercha à se raisonner : qui pourrait lui en vouloir suffisamment pour vouloir le supprimer ? Puis il se souvint des rats. C'était quelques jours plus tôt. Il avait surpris une conversation dans les escaliers entre le concierge et les petits du deuxième. Il n'y croyait pas vraiment aux histoires de ce type, mais là, tout seul, perdu dans le noir... Les rats, ces cruelles bêtes aux yeux rouges et aux dents pointues qui dévorent tout sur leur passage... Ils se rassemblent en armée et peuvent attaquer les humains, quand ils ont faim... Levant une main tremblante, il tâtonna en direction de l'interrupteur, et la lumière jaillit. De pâles cercles jaunâtres trouant l'obscurité. D'un pas mal assuré, il s'approcha de la porte du cagibi. Tout était normal. Le gros cadenas était en place, et les réservoirs remplis de liquide n'avaient pas bougé d'un pouce.

Après une journée de travail, il avait repris ses esprits. Deux nouvelles entreprises avaient accepté ses échantillons. La première était une multinationale active dans l'agroalimentaire. Beaucoup de vitres, des kilomètres de carrelage à nettoyer... Il reviendrait dans quinze jours avait-il assuré à la secrétaire, une brune plutôt appétissante, avec des cheveux courts et un tatouage en forme de lézard, enroulé autour de son épaule nue. Quand elle avait saisi le bidon, il avait remarqué un autre dessin dans l'échancrure du t-shirt : la tête plate d'un serpent, nichée au creux des seins. Puis elle s'était levée pour répondre au téléphone, et il avait aperçu ses jambes – c'était l'été et elle portait une minijupe très courte. Il avait compris alors que sa peau, tendre et blanche, dont quelques parcelles apparaissaient encore par endroits, était presque entièrement recouverte de motifs bleuâtres. Ce n'était pas une chose qui l'attirait particulièrement, cette mode à laquelle tant de monde succombait, et pour rien au monde il n'aurait lui-même accepté de livrer sa peau aux aiguilles du tatoueur, mais cela le troublait et l'attirait à la fois d'imaginer ce qui pouvait se cacher encore sous les vêtements de la fille. Il la reverrait c'était sûr, et qui sait ce qui pourrait arriver alors ?

Comme promis, il était revenu quinze jours plus tard. La fille à la peau bleue était assise à l'accueil, les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur. Elle avait levé vers lui son regard impassible, en effleurant d'une main légère le duvet noir qu'elle avait sur le crâne, qui la faisait ressembler à un oisillon à peine sorti de l'œuf. Elle lui avait souri et, le reconnaissant, avait farfouillé dans les papiers empilés sur son bureau. « Le patron a dit oui ! » avait-elle annoncé, en lui tendant un bulletin de commande. Il était resté sans voix, subjugué par la nouvelle autant que par le charme de la fille, encore plus évident que la première fois. Un charme singulier de gentille délinquante. C'est ainsi que tout avait commencé.

Que pouvait-elle bien lui trouver ? C'est la question que tout le monde se posait. Il faut croire que la passion, cette bête capricieuse, avait décidé de leur bondir dessus à ces deux-là, aussi impitoyable qu'un lion sur le dos d'une gazelle... Il était difficile pourtant d'imaginer couple plus improbable. Sonia, c'était son nom, ne se déplaçait qu'à vélo et détestait la viande rouge. Son petit studio était tapissé d'affiches : un marteau et une faucille, un grand A entouré d'un cercle, des slogans critiquant le grand capital, et d'autres choses encore, évoquant la destruction prochaine de notre planète ou la lutte sans fin des femmes contre le patriarcat.

Souvent, quand elle venait lui rendre visite, elle se moquait doucement de lui. Soudain, elle saisissait le cadre doré posé sur l'étagère de l'entrée. À l'intérieur, un cliché qu'il avait pris le jour de l'achat de la décapotable, quelques années plus tôt. L'engin trônait au milieu de la cour, portières ouvertes, exhibant ses précieux sièges de cuir dont il aimait effleurer le grain lisse, chaque fois qu'il s'y asseyait. En y regardant de plus près, la photo était étonnante : dans le rouge vif de la carrosserie il y avait comme un frissonnement de lumière – c'était le soir et les ombres des arbres, bercés par le vent, jouaient sur la peinture brillante. Un rayon du couchant accrochait une petite étoile sur l'aile droite du véhicule, et on apercevait à l'arrière-plan les enfants du voisinage, qui s'étaient arrêtés de jouer pour contempler la petite merveille.

« Tu es sûr que c'est moi que tu aimes ? On dirait que c'est elle que tu préfères, ta petite bagnole chérie ? », disait-elle en contemplant l'image. Puis elle sortait sur le balcon et criait, sans souci des voisins qui auraient pu entendre : « Est-ce qu'elle ne s'ennuie pas, toute seule dans la cour ? Est-ce que tu ne devrais pas aller lui tenir compagnie ? » Il faisait semblant d'en rire, mais cela réveillait en lui d'anciennes blessures. Cette photo, il la chérissait entre toutes, il la trouvait belle, énigmatique, presque mystique, avec ses ombres et ses lumières, comme à l'intérieur d'une église. Mais c'était de Sonia qu'il était fou désormais. De sa voix qui le bouleversait au téléphone encore plus que dans la vraie vie, de son corps ferme, avec ses îlots de blancheur de plus en plus rares au fil des semaines et des mois, de tout ce que sa peau racontait. Jamais il ne lui parlait de ce qui se passait dans sa tête quand elle n'était pas là. Il fallait qu'elle soit là, un point c'est tout.

Plusieurs fois, il l'avait accompagnée au salon de tatouage. Il restait à côté d'elle sans parler, tandis qu'elle discutait avec le tatoueur, un Japonais qui, comme elle, avait le corps presque entièrement couvert de dessins, des motifs géométriques aux obscures significations ésotériques. Couchée à plat ventre, ignorant souverainement la morsure des aiguilles, elle parlait d'une voix indolente, qui se perdait dans le vrombissement continu du dermatographe. Cela produisait sur lui un effet de bercement qu'accroissait encore le mouvement rapide des aiguilles, dont il ne parvenait à détacher le regard.

Il avait fallu trois séances de plusieurs heures chacune pour que surgisse sur le dos de Sonia un dragon bleu et noir, dont la gueule ouverte dardait une langue démesurée, d'un carmin éclatant. Le corps de la bête – la tête ornait l'omoplate gauche – ondoyait d'un côté à l'autre de l'échine et se terminait au bas de la fesse droite par une queue longue et fine, enroulée en spirale.

Il avait fini par se laisser convaincre. Juste pour lui faire plaisir et lui prouver qu'il n'était pas la mau-viette qu'elle croyait. Un petit serpent enroulé autour du bras, qui bougeait quand il contractait le biceps. Il ressemblait un peu au lézard qu'il avait remarqué sur son épaule à elle, le jour de leur première ren-contre, mais en plus fin, plus réaliste. Savamment ombré, il avait un relief inhabituel et paraissait vivant, avec son œil vert vif qui semblait vous fixer. Une belle bête venimeuse prête à attaquer.

/ RÉOLUTION / Maintenant, la vie était simple et belle. À l'intérieur de lui, tout était attendri et, pour la première fois peut-être, il se sentait prêt à aimer le monde. Même les enfants, il leur parlait quand il les croisait. Les voisins lui paraissaient aimables, et lui se sentait bon et généreux. Car Sonia il l'avait dans la peau, et cela devait durer toujours.

Pourtant, tout s'était écroulé d'un instant à l'autre. À cause d'une petite gifle de rien du tout. C'était un dimanche soir, une dispute anodine, après coup il ne se souviendrait même pas de ce qui l'avait déclen-chée... C'est juste qu'il avait le sang chaud, sa main était partie toute seule, une petite tape pour rire, juste pour qu'elle se calme et l'écoute. Mais elle, elle avait crié si fort que les voisins avaient frappé contre le mur. Ensuite, quelqu'un était venu sonner à la porte ; il n'avait pas répondu. Le soir même, elle était par-tie. Les jours suivants, il avait essayé de la convaincre de revenir, mais elle avait catégoriquement refusé, disant qu'en un instant il lui avait révélé sa vraie nature. « Plus jamais ça n'arrivera », avait-il dit, et sa voix tremblait, de tristesse et de colère rentrée. Il se serait mis à genoux devant elle s'il n'y avait pas eu autant de monde dans la rue. Elle avait refusé de l'écouter...

/ SITUATION FINALE / Une fois rentré chez lui, il avait ressenti une colère immense. S'il avait pu, il aurait détruit les murs à coups de pied. Avec une patience sadique, il avait déchiré la seule photo qu'il avait d'elle, des morceaux minuscules qu'il avait jetés par la fenêtre et regardés s'envoler au vent du soir. Puis, rageusement, il avait frotté le tatouage, espérant atténuer son éclat. La peau avait rougi tout autour mais le petit reptile n'avait pas pâli ; plus que jamais il semblait le narguer, avec son regard vert, insolent et cruel.

Le même soir, il avait allumé une cigarette et s'était accoudé à la balustrade du balcon. Son regard avait balayé la cour, avec ses coins d'ombre et ses halos de lumière. Les buissons formaient des masses inquiétantes où devaient se tapir des créatures inconnues. Tout peut disparaître, avait-il pensé alors, puisque les femmes ne valent rien ! Le monde allait de travers, la maison s'effondrerait un jour, avec tous ses habitants à l'intérieur... Et lui, au milieu de tout ça, que lui restait-il ? La vie en valait-elle encore la peine après tout ce gâchis ? Il en était à ces sombres pensées quand il l'avait aperçue, sagement parquée le long du mur de la cour, luisant doucement dans un rayon de lune : Sainte bagnole, la plus belle de toutes ! Alors, il s'était senti plus paisible soudain, comme s'il avait toujours su que les choses devaient finir comme ça.

Extrait de *Nouvelles de mon immeuble*, par Béatrice Thiéry (L'Harmattan, 2025)

Commentaires

J'ai choisi une nouvelle de 2025, donc pas un exemple classique du XIXe siècle. Mais elle respecte le principe des cinq temps évoqués dans la séance du 18 novembre.

Situation initiale : Gianni, vieux garçon, a ses habitudes et l'espoir d'une autre vie grâce à une invention.

Perturbation : le produit n'est pas au point, Gianni veut l'améliorer pour obtenir le bonheur attendu.

Péripéties : les préparations, la recherche de clients, la rencontre avec Sonia, les mamours, le tatouage

Résolution : l'apaisement, mais un moment de colère entraîne la rupture.

Situation finale : le produit n'a pas apporté à Gianni ce qu'il souhaitait, retour à la case "départ".

Tu vois que les quelques mots pour résumer chaque partie ne demande pas une écriture longue, mais des repères pratiques. Claude parlait de résumé.

Volume des 5 étapes :

- en mots : $1\ 157 / 205 / 1\ 613 / 227 / 242 = 3\ 244$
- en caractères : $7\ 043 + 1\ 309 + 9\ 580 + 1\ 289 + 1\ 389 = 20\ 610$
- en pourcentages arrondis : $34 + 6 + 47 + 6 + 7$

Ce n'est pas un modèle à suivre à la lettre et avec rigueur, vu sa taille globale. On est loin des premiers jets produits en atelier et au double de ce que j'envisageais pour chaque nouvelle du recueil.

Par contre, tu peux observer et t'inspirer de :

- la division en cinq parties
- le nombre de personnages : Gianni et Sonia ; les locataires, le propriétaire et le tatoueur juste évoqués.
- les dialogues rares et insérés dans le récit.

Ne t'oblige surtout pas à appliquer le modèle aveuglément. L'atelier est là pour te permettre d'écrire ce que tu as envie d'exprimer, pas te soumettre à un modèle unique et figé. Les prochaines nouvelles que je choisirai t'apporteront des variantes.